



Ariane Louis-Seize et Shawn Pavlin sur le tournage

En couverture

Ariane Louis-Seize, réalisatrice de **Vampire humaniste cherche suicidaire consentant**

« Il fallait mettre en place une connivence entre la direction artistique, la direction photo et la réalisation. Une belle complicité s'est installée entre Ludovic, Shawn et moi. On a vite compris qu'on voulait tous faire le même film. »

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Après plusieurs courts métrages remarquables (**Être elles** et **La peau sauvage**, 2016; **Les petites vagues** et **Rituels**, 2018; **Les profondeurs**, 2019; **Comme une comète**, 2021), Ariane Louis-Seize fait mouche avec un premier long métrage déconcertant. Sélectionné à la Mostra de Venise, au TIFF et au FNC, **Vampire humaniste cherche suicidaire consentant** est une proposition rafraîchissante et audacieuse qui navigue habilement entre les genres, de la comédie dramatique au film de vampire en passant par le récit d'apprentissage. Variation sur le thème de la quête identitaire, le film raconte l'histoire de Sasha (Sara Montpetit), qui répugne à mordre son prochain pour cause d'humanisme, au grand dam de ses proches, qui ne peuvent comprendre ses élans de compassion pour les êtres humains. Sa mère refusant désormais de jouer le rôle ingrat de pourvoyeuse, la famille décide d'un commun accord de confier la jeune femme de... 68 ans à sa cousine Denise, ce qui coupe court aux repas préparés et à une existence d'éternelle insouciance. Lâchée à elle-même, Sasha devra apprendre à apprivoiser ses instincts de prédatrice si elle ne veut pas mourir de faim.

*Ciné-Bulles: **La peau sauvage** et **Les profondeurs** présentaient des aspects fantastiques avec des personnages troublés par un élément extérieur. Dans le premier, il y avait même quelque chose de vampirique chez cette jeune femme envoûtée par un serpent et qui s'identifie à lui jusqu'à la métamorphose. Les films de genre vous ont-ils toujours fascinée?*

Ariane Louis-Seize: Pour **La peau sauvage**, j'avais fait regarder à l'actrice principale, Marilyn Castonguay, des films de vampire parce que je concevais ce personnage comme une sorte de vampire. Elle a visionné, entre autres, **A Girl Walks Home Alone at Night** d'Ana Lily Amirpour, un film irano-américain qui m'a beaucoup marquée et qui est aussi une inspiration pour **Vampire humaniste...** C'est comme si, avec **La peau sauvage**, je voulais faire un film de vampire sans en faire franchement un et qu'avec **Vampire humaniste...**, je faisais un film de vampire qui refuse de l'être totalement. En tout cas, de n'être que ça.

Il y a dans plusieurs de vos films ce mélange des genres, avec des personnages en quête de quelque chose ou dans un rapport de fascination avec quelque chose qui les trouble et les rebute en même temps.

Ils sont surpris par leurs propres instincts, leurs pulsions, et vivent un conflit entre deux parties d'eux-mêmes. Très jeune, j'étais attirée par les films fantastiques. Je me souviens d'avoir été marquée par **The Hunger** avec David Bowie, Susan Sarandon et Catherine Deneuve; c'était la première fois que je voyais ces créatures assoiffées de sang comme des êtres attirants, sensuels.

*Comme dans **Only Lovers Left Alive** de Jim Jarmusch avec Tilda Swinton. On peut difficilement faire plus ambivalents et séduisants que Bowie et Swinton, qui sont comme une pâte à modeler à fantasmes pour un réalisateur.*

Exactement. Ce que j'aime entre autres dans ce type de personnages, c'est que leur statut d'être à part et leur immortalité permettent de parler de sujets comme la solitude, la nostalgie dans lesquels je me reconnais. Il y a dans l'étrangeté de ces personnages marginaux, observateurs du monde, quelque chose qui me rejoint, peut-être parce que je suis fille unique dans une famille peu nombreuse, seule enfant parmi des adultes.

Le choix d'un film de vampires pour votre premier long métrage était-il motivé par ça?

Ma démarche artistique est plutôt instinctive. Il y a d'abord eu ce personnage qui a pris forme dans ma tête: Sasha, une jeune vampire incapable de mordre des humains. Et si elle rencontrait quelqu'un qui veut mourir, ce serait une situation gagnant-gagnant. Mais, évidemment, ce n'est pas si simple. Ça me permettait aussi d'aborder le sujet à travers le prisme du film de *coming of age* dans le ton du courant *Mumblecore*, avec des protagonistes marginaux, sombres. J'avais envie de faire ce genre de comédie qui aborde des thèmes comme la mélancolie et la solitude de façon lumineuse.

Tout en mettant en scène une histoire qui se déroule essentiellement la nuit. Avant d'évoquer la dimension esthétique du film, qui est au cœur de votre approche, j'aimerais parler de l'écriture du scénario. C'était pour vous une première expérience de coécriture. Comment avez-vous travaillé avec Christine Doyon, qui est aussi réalisatrice, pour parvenir à jumeler vos univers?

Très rapidement, j'ai intégré Christine dans le processus, parce que j'avais cette idée de comédie noire. J'ai un bon sens de l'humour, mais je n'avais jamais fait de comédie. Christine est une amie proche et on a un humour commun; c'est une excellente dialoguiste, qui est vraiment drôle et a le sens de la répartie.

Il y a d'ailleurs plusieurs one liners très punchés dans ce film qui risquent de devenir des phrases cultes, comme: « C'est ton cadavre, c'est ton trou! » ou « Y a personne qui va rentrer de pieu dans le cœur de personne! »

Je ne pourrais même pas dire de qui c'est! On a eu tellement de *fun* à écrire ces dialogues, à se renvoyer sans cesse la balle. Et cette dynamique a permis d'aller plus loin dans la psychologie, dans les motivations des personnages. Ce qui a été le plus complexe à l'étape du scénario, c'était de verbaliser mes idées pour les expliquer à Christine. C'est exigeant, mais fructueux, car dès la première version du scénario, on avait quelque chose de solide. Seule, j'aurais peut-être hésité, tourné en rond avant de trouver le bon ton.

Justement, le ton du film, qui avance en équilibre sur une corde raide d'un bout à l'autre, est un



Rencontre improbable entre Paul-le-suicidaire (Félix-Antoine Bénéard) et Sasha-la-vampire (Sara Montpetit)

exercice de style risqué pour un premier long métrage. Il suffit d'un rien pour tomber dans le caricatural ou le quêtaine. Comment maintenir cela pendant 90 minutes?

C'est vrai que c'était une ligne difficile à maintenir, et c'était là mon plus grand défi. Tous les jours, je me répétais: «Fais-toi confiance, et fais confiance à ce que tu trouves drôle, fie-toi à ta voix intérieure.» Au montage, j'ai travaillé avec Stéphane Lafleur, dont j'adore les films.

Qui sont toujours singuliers, un peu décalés et servis par un rythme lent, hypnotique. Diriez-vous que le montage de Stéphane Lafleur, dont l'univers n'est pas très loin du vôtre, a contribué à trouver le ton juste, le bon rythme?

En effet, son univers en est un dans lequel je me reconnais, avec ses personnages discrets, porteurs d'une certaine mélancolie et dont l'humour, souvent involontaire, naît parfois du désespoir. Stéphane a monté **Comme une comète**, mon dernier court métrage, et on avait une bonne dynamique, alors je lui faisais totalement confiance. Il avait lu la première version du scénario et je sentais qu'il aimait le projet, qu'il le comprenait. Pour ce qui est de m'aider à trouver le ton, le

rythme du film, je dirais que le découpage était déjà très précis, et Stéphane faisait le montage parallèlement au tournage. Il me textait constamment pour me dire que ça se montait comme dans du beurre, qu'il n'y avait aucun plan dont il ne savait pas quoi faire. Son enthousiasme me donnait du courage; c'était vraiment très précieux. Chaque soir, je regardais les rushes avec le directeur photo, Shawn Pavlin, qui a travaillé sur tous mes films et a largement contribué à créer mon identité artistique, mon style visuel. Tout cela me confortait dans mes choix.

On imagine que lui et vous n'avez plus besoin de vous parler pour vous comprendre.

Chaque créateur, chaque directeur photo a sa dynamique, et c'est parfois difficile de la communiquer, alors c'est le *fun* quand on trouve un terrain commun avec des gens qui comprennent ce qu'on veut dire, où on veut aller et qui deviennent de bons alliés pour nous aider à aller plus loin. Mais pour moi, c'est aussi important de laisser un espace créatif à mes collaborateurs pour qu'ils investissent le projet.

Dans la composition de certains plans, on distingue l'influence de Wes Anderson. Le travail d'éclairage

comporte des aspects très picturaux, à la Edvard Munch — on voit d'ailleurs dans la chambre de Sasha La Madone du peintre expressionniste norvégien. La palette de couleurs et le souci du détail, dans les intérieurs comme les extérieurs, participent à plonger le spectateur dans l'univers du personnage. Tout cela soutient le rythme et l'atmosphère du film, quelque part entre onirisme et lyrisme, et contribue à créer une esthétique vintage, très années 1980-1990, non?

L'histoire commence dans les années 1980 et le cinéma *coming of age* des années 1990 a beaucoup teinté mon imaginaire d'adolescente. Je voulais mélanger les époques pour brouiller les pistes, tout en restant dans une histoire contemporaine. Alors j'ai joué avec les styles, le type d'appartements, de décors, qui font années 1980-1990.

Le rythme du film et les images — souvent de longs plans sans mouvements de caméra ou des mouvements très lents — évoquent l'errance des personnages, à la manière de Jarmusch. Et bien que ce soit en couleurs, on a parfois l'impression d'un noir et blanc à cause des effets de nuit. Et tout à coup, le jaillissement d'accents lumineux souligne l'urbanité du lieu, avec un côté un peu kitsch à la Paul Thomas Anderson. Vous étiez-vous donné, Shawn Pavlin et vous, des points de repère stylistiques, sous la forme de discussions, de moodboards ou de scrapbooks?

Paul Thomas Anderson a été une grande source d'inspiration, notamment pour la recherche des textures. On a aussi travaillé à partir de quelques films dont **The Diary of a Teenage Girl** de Marielle Heller. Et Jarmusch, en particulier **Only Lovers Left Alive**. On partageait des images qu'on aimait et on parlait de ça. Shawn s'est tapé à peu près tous les films de vampire, depuis **Nosferatu** jusqu'à aujourd'hui, et en a fait un genre de *scrapbook*. Il y a des compositions, des atmosphères, des effets d'éclairage inspirés de certains films, auxquels on a apporté notre propre style. Tout ce qui est travail des ombres et de la lumière, par exemple quand Sasha et Paul jouent au chat et à la souris dans un labyrinthe de *containers*, est assez proche du cinéma expressionniste allemand.

On note aussi une signature distinctive sur le plan de la direction artistique. Ici, vous avez changé de collaborateur à chacun de vos films tout en parvenant à maintenir une ligne artistique forte,

affirmée. Comment avez-vous briefé Ludovic Dufresne sur votre vision du film et de son univers?

Je vais rechercher des directeurs photo, artistiques ou autres dont le travail m'intéresse, et nos premières discussions tournent toujours autour des textures, du *mood*. J'aime les atmosphères chargées, et avec les vampires, c'est un terrain de jeu

Paul Thomas Anderson a été une grande source d'inspiration, notamment pour la recherche des textures. On a aussi travaillé à partir de quelques films dont **The Diary of A Teenage Girl** de Marielle Heller. Et Jarmusch, en particulier **Only Lovers Left Alive**. On partageait des images qu'on aimait et on parlait de ça. Shawn s'est tapé à peu près tous les films de vampires, depuis **Nosferatu** jusqu'à aujourd'hui, et en a fait un genre de *scrapbook*. Il y a des compositions, des atmosphères, des effets d'éclairage inspirés de certains films, auxquels on a apporté notre propre style. Tout ce qui est travail des ombres et de la lumière, par exemple quand Sasha et Paul jouent au chat et à la souris dans un labyrinthe de *containers*, est assez proche du cinéma expressionniste allemand.

incroyable qui permet d'aller piger dans diverses époques. Il fallait mettre en place une connivence entre la direction artistique, la direction photo et la réalisation. Une belle complicité s'est installée entre Ludovic, Shawn et moi. On a vite compris qu'on voulait tous faire le même film. Ça a été un immense travail de la part de Ludovic, notamment pour ce qui est de l'appartement de Denise, qui était à l'origine un loft totalement vide.

Ça n'a pas dû être simple, en particulier sur le plan de l'éclairage, qui est très important et dont les sources sont multiples...

Oui, on a mis des lampes praticables un peu partout dans le lieu, parce que c'était essentiel pour créer l'ambiance feutrée que l'on souhaitait.

Tout cela confère une aura de mystère et de nostalgie. Sasha est l'incarnation de la figure solitaire, romantique. On est proche du Dracula de Bram Stoker et de cette idée d'un être seul pour l'éternité appuyée par la musique, notamment le jazz qui fait écho à certains films de la Nouvelle Vague, dans laquelle on explore souvent la solitude urbaine moderne des jeunes gens.

C'est pour ça qu'il y a eu temporairement la pièce de Miles Davis d'**Ascenseur pour l'échafaud**, pour laquelle on n'a malheureusement pas eu les droits. Mais on a trouvé un autre air de jazz à la force d'évocation aussi puissante. Il y a une liberté dans le jazz que j'aime beaucoup et c'est dans cet esprit qu'on a travaillé la musique du film tout en mélangeant les genres et les époques pour arriver à quelque chose de... planant.

De spleenétique, en effet. On est en juillet et je ne peux pas ne pas vous demander comment on réagit quand son premier long métrage est sélectionné au TIFF et au FNC, mais d'abord à Venise.

J'ai encore de la difficulté à mesurer tout ça. Comme si ce n'était pas concret. C'est sûr que je suis super contente parce que, comme je le disais tout à l'heure, cette fine ligne que j'ai essayé de maintenir, je ne savais pas si j'allais y parvenir et si ça allait marcher avec le public. Ni quel était le public cible du film. Je réalise maintenant qu'il a du potentiel en salle autant qu'en festival. Et ça me fait plaisir, parce que j'adore voyager avec mes films dans les festivals, aller à la rencontre des cinéphiles. Et Venise, c'est quand même là où Jean-Marc Vallée, Denis Villeneuve et Stéphane Lafleur ont présenté leurs films et entamé une carrière internationale. La première canadienne, elle, aura lieu au TIFF, qui a programmé tous mes courts métrages et me suit depuis mes débuts. Et il est dans le programme Centerpiece, soit la grande compétition, et non dans la section réservée aux premiers longs métrages, alors je suis d'autant plus honorée, et enthousiaste. 



Une famille tout sauf ordinaire

Vampire humaniste cherche suicidaire consentant d'Ariane Louis-Seize

À pleines dents dans la vie

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Ponctuant le paysage cinématographique international depuis près d'un siècle, le film de vampire demeure plutôt inédit au Québec. Outre **Karina** de Gabriel Pelletier et sa suite tout aussi déjantée, peu d'auteurs se sont frottés au genre. Pour son premier long métrage, **Vampire humaniste cherche suicidaire consentant**, coscénarisé avec Christine Doyon, Ariane Louis-Seize ose le récit d'une jeune vampire cherchant à assumer sa sensibilité vis-à-vis de la race humaine et qui fait la rencontre d'un garçon dépressif prêt à mettre un terme à son existence. C'est que Sasha, au grand désespoir de sa famille, refuse de mordre pour se nourrir. Paul, quant à lui, est persécuté par ses camarades de classe et compte bien devenir la première victime de cet être inquiétant.

À partir de cette prémisse insolite, la prolifique courtmétragiste trace une douce et touchante histoire d'amitié où deux âmes en peine se trouvent et fusionnent. Outre leur complémentarité, Sasha et Paul ont de nombreux points en commun, à commencer par un sentiment d'être étranger dans leur environnement respectif. La première, née pour devenir prédatrice, se découvre une inexplicable empathie pour ses proies, au grand dam des siens, qui acceptent difficilement cette différence perçue comme une anomalie. Le second, ostracisé pour ses comportements inhabituels et sa nature solitaire, est encouragé à participer à des «sessions de groupe de suicidaires» pour atténuer son mal de vivre. Les interactions entre les deux, d'abord teintées de maladroites et de silences, puis de complicité, permettront à chacun de s'affirmer au sein de son écosystème respectif.

Ces instants, marqués par de savoureuses répliques lancées aux figures d'autorité (Victorine, la tante de Sasha, Mme Gauvin, la directrice de Paul ou encore Henri, son tyran), confèrent au film un surprenant sens de la répartie. Sombre et nocturne, le long métrage d'Ariane Louis-Seize est servi par un humour noir efficace et percutant. Que ce soit la galerie de personnages secondaires, en particulier les proches de Sasha, dont sa cousine Denise qui l'héberge après que ses parents lui aient coupé les vivres, ou les situations rocambolesques, alors que la nuit devient une imprévisible course contre la montre pour réaliser les dernières volontés de Paul, les blagues sanguinaires

s'amalgament à la quête lugubre des deux protagonistes avec un naturel désarmant.

À l'image, les ambiances et les atmosphères rappellent celles de récents films du genre, entre autres **Let the Right One In** de Tomas Alfredson et **A Girl Walks Home Alone at Night** d'Ana Lily Amirpour, ce qui permet à la réalisatrice-scénariste de se détourner de l'intensité grotesque de **Fright Night** de Tom Holland ou du délire *camp* de **Dark Shadows** de Tim Burton pour adopter un ton plus léger. La cinéaste rend d'ailleurs un vibrant hommage à l'œuvre d'Amirpour dans une éblouissante scène où les deux protagonistes se manifestent leur affection sur *Emotions* de Brenda Lee. Louis-Seize parvient ici à mettre en place, par un jeu d'éclairage et de couleurs, une direction artistique baroque émaillée de cadrages précis et harmonieux. Dans cet univers singulier où la dérision côtoie la mélancolie, les décors nocturnes deviennent les symboles de tous les dangers, mais aussi de tous les possibles pour ces deux êtres atypiques.

Ainsi, **Vampire humaniste cherche suicidaire consentant** dépeint la puissante solidarité de deux personnages confrontés aux paradoxes de l'adolescence et, comme tout bon drame d'apprentissage, leur prise de conscience de la complexité et de la cruauté d'un monde qu'il leur reste encore à apprivoiser. Symphonie douce-amère sur la vie et la mort, cette impressionnante entrée en scène d'Ariane Louis-Seize dans l'univers du long métrage s'avère un émouvant récit initiatique doublé d'une comédie existentialiste qui a beaucoup de... mordant. (Sortie prévue: 13 octobre 2023) 



Québec / 2023 / 92 min

RÉAL. Ariane Louis-Seize **SCÉN.** Ariane Louis-Seize et Christine Doyon **IMAGE** Shawn Pavlin **SON** Thierry Bourgault D'Amico **MUS.** Pierre-Philippe Côté **MONT.** Stéphane Lafleur **INT.** Sara Montpetit, Félix-Antoine Bénard, Steve Laplante, Sophie Cadieux, Noémie O'Farrell, Marie Brassard **Dist.** h264